CLAUDE CHAMPAGNE

STANKÉ

LA DERNIÈRE FOIS QU'ON L'A VU, C'EST AU PERRETTE

« Tu peux sortir la fille de l'Est,
mais pas l'Est de la fille. »

Michel Tremblay

« Il vaut mieux garder la nostalgie d'un paradis en le quittant que de le transformer en enfer en y restant. »

Jacques Ferron

Découverte du corps

Mercredi 5 septembre 2018

J'ai cinquante-deux ans. Ma mère me téléphone. Ce n'est pas dans ses habitudes. Elle a toujours peur de déranger.

— Je t'appelle parce que je me demandais… Le p'tit Lessard, là…

— Mario Lessard ?

— C'est ça. Tu le connaissais, hein ?

— Ben oui, tu le sais. On est allés à l'école primaire ensemble.

— Ils l'ont retrouvé.

— T'es sûre ?

— C'est écrit dans *Le Flambeau*.

— Où ça ?

— Pis ils ont arrêté le gars qui avait été soupçonné dans le temps. J'ai regardé dans *La Presse+*, mais ils en parlent pas.

— Où ça, maman ?

— Aux nouvelles non plus. Je t'ai découpé l'article. Je

peux te l'envoyer par la poste.

— Maman…

— Ou je te le donnerai quand tu viendras.

— Maman ! Mario Lessard, il était où, son corps ?

— Ah. Les nouvelles constructions. Son corps était enterré là. Depuis 1978.

C'est tout un choc. Ça ramène des souvenirs…

— Vas-tu aller aux funérailles ?

— Ben là… Je sais pas. Ça fait quarante ans, tout ça.

— Justement, tu vas pouvoir en parler avec des amis que ça fait longtemps que t'as pas vus.

— Y a une raison à ça, blagué-je.

— Arrête donc. Ça va être le fun, renchérit-elle sur le même ton.

— Ben oui, maman, y a rien de plus le fun que de manger des sandwichs pas de croûte à des funérailles en bonne compagnie.

Ma mère et moi partageons ce même humour du désespoir.

Perrette

Lundi 12 juin 1978

Le rendez-vous a été donné au Perrette après l'école, celui sur la rue Sherbrooke au coin de Carignan, pas loin du métro Langelier. En plein là où on peut trouver le premier suspect de notre liste : le malade qui appelle dans la cabine téléphonique.

Vendredi passé, le jour de sa disparition, on a été s'acheter des Mini-Sips avec Mario Lessard. C'est la dernière fois qu'on l'a vu.

Les vendredis, la mère Jesus freak de Mario anime une chorale à l'église, juste en face de l'école. On avait décidé d'y aller. Pour le trip. Ça nous intriguait. On avait envie de rire, mais finalement c'était le fun. Pas tant les paroles des tounes, mais chanter en gang.

On peut pas dire que Mario est notre grand ami. Luc Meilleur le connaît un peu plus, parce qu'il a déjà été avec lui au camp de vacances des scouts. Ç'a l'air le fun, les scouts, mais tout le monde dit que c'est

des téteux. Pis Luc, la terreur de l'école, même s'il s'est jamais battu de sa vie, pouvait pas supporter pareil affront à sa réputation. Fait qu'il a lâché les scouts.

Martin Fortier écoute du Rush, du Deep Purple, du Kiss pis boit de l'alcool en cachette le midi quand sa mère travaille. Mario pis lui ont pas beaucoup d'intérêts en commun, mettons. Avec aucun de nous non plus, sauf le baseball. On fait tous partie de la même équipe. Sinon, on lui parle pas souvent durant l'année, plus l'été.

Martin Cadoret est nouveau depuis l'an dernier, mais on l'a vite adopté. Pour distinguer les deux Martin, on les appelle par leur nom de famille.

— Salut, Cadoret !

— Heille, Fortier !

À vrai dire, on appelle souvent les gars par leur nom de famille. On sait pas pourquoi, c'est de même. Cadoret est le plus petit de notre gang, mais il en a dedans comme trois. Martin a peur de rien pis y est baveux comme ça se peut pas. Un vrai comique.

Pis y a moi. Un peu leader, des fois suiveux. Bon dans les sports, sans être le meilleur. Pas pire à l'école, sans trop me forcer. Ça arrive que je me batte, pour rien, pour évacuer ce qui se passe chez nous. Contrairement aux autres, je suis déjà allé chez Mario, une fois, me baigner. Il avait tenu la tête de sa petite sœur en dessous de l'eau parce qu'elle arrêtait pas de lui crier après, jusqu'à ce que sa mère sorte de la maison pis s'en mêle. Elle m'avait demandé de partir. J'y suis jamais retourné.

Habituellement, on a qu'à sucer un Mr. Freeze à côté de la cabine téléphonique. Ou manger un chips. Peu importe. Le téléphone finit toujours par sonner. On répond : « Allô ?… C'est qui ? Allô ! You-hou. » Il dit jamais un mot. Pis c'est pas parce qu'on a pas essayé de le faire parler.

— Si tu nous dis ton nom, on baisse nos culottes.

— As-tu une quéquette au moins ?

— Ton père aurait dû faire une tache dans les draps au lieu d'une tache dans la société.

Des conneries de même. Il réplique jamais. Il respire. C'est tout. On se tanne pis on raccroche. Des fois, il rappelle. On décroche pas. Pour le niaiser, on se met à danser comme des mongols à batteries en se faisant aller le cul. Il doit nous voir d'où il téléphone. On soupçonne qu'il habite dans le bloc appartement en face, au-dessus de la Tabagie Gosselin.

Ce coup-là, notre plan est de le retenir le plus longtemps possible, pendant qu'un de nous va aller sonner à toutes les portes du bloc. Si ça se trouve, Mario est prisonnier chez lui. Luc a proposé de le torturer pour qu'il avoue où il détient Mario. Mais on a convenu qu'appeler la police était une meilleure idée.

Fait qu'on est là pis on attend.

Je repense à la récréation d'à matin…

Récréation du matin

Lundi 12 juin 1978

Pour ben des gars, la récréation, c'est comme leur matière préférée. Par exemple, Mathieu Bouchard, qu'on appelle BouBou, le plus petit des sixième année. Le ballon chasseur, c'est pas mal sa meilleure chance de se démarquer des autres à l'école. Avant de lancer le ballon de toutes ses forces, il pousse un méchant cri de gorge. Personne est capable de l'imiter. Pis il partage pas son secret. Un mélange entre le signal de Tarzan pis un chant guerrier maori. Les yeux sortis de la tête, il fixe sa victime pendant son élan. Il avance en hurlant. Mais tous ses sparages font peur à personne. Sauf que, le vrai truc à Bouchard, c'est la ruse. Il fait semblant de regarder où il va lancer. De l'autre bord de la ligne blanche, sont pas caves non plus. Ils l'ont vu venir : « Bouchard fait les yeux croches ! » BouBou se fout de leur avertissement. Il sourit comme le matador que j'ai vu à tévé avant d'achever le taureau. Le ballon

part de ses mains. Pour les gars de l'autre équipe, on dirait que le temps s'arrête pis que le ballon flotte au ralenti. Y en a qui sautent dans les airs, en espérant l'éviter. D'autres se pitchent à terre. Le ballon effleure finalement un bord de pantalon. Mathieu délire de joie.

— T'es mort, Meilleur ! T'es mort !

Luc Meilleur proteste.

— Tu m'as même pas touché !

— Oui, je t'ai eu !

— J'ai rien senti !

— Le ballon a frappé tes jeans !

L'honneur pis l'envie de tricher se chicanent en cachette… Ils sont plusieurs à jurer qu'ils ont rien vu. Mais ceux-là jouent dans l'équipe de Luc. Mathieu pis ses coéquipiers sont en beau maudit. « Gang de menteurs ! »

La tension monte. Des langues sales parlent dans le dos des autres.

— Le ballon l'a juste frôlé.

— Il l'a touché !

— Ça compte pas.

— Oui, ça compte.

Jusqu'à ce que des filles s'en mêlent. « Vous allez quand même pas vous battre. » Des gars hésitent un moment. Toujours les mêmes. Ils bombent le torse, serrent les poings. Des filles se mettent à crier. « Arrêtez ! » Les toffes de la cour d'école s'en sacrent. « Vous jouez même pas ! Mêlez-vous donc de vos affaires ! »

Je me souviens qu'à ce moment-là personne avait encore remarqué l'absence de Mario Lessard. Sauf Robert Larrivée, parce qu'ils étaient tous les deux

dans les scouts. Ça crée des liens. Chaque année, le jour de la photo de classe, Mario pis Robert viennent costumés avec leur habit de scout. Ils se ressemblent même un peu physiquement. Plus du genre à se faufiler en dessous des clôtures qu'à enfoncer des portes, mettons. Souvent, au ballon chasseur, on voit Robert supplier, à genoux sur la ligne blanche : « Pas dans face ! J'ai des lunettes. » Chez les scouts, ils lui ont donné le nom de Tortue rusée. Sauf que plusieurs se gênent pas pour lui garrocher le ballon dans le ventre, espérant lui couper le souffle pis le sifflet.

Mario ne possédait pas le talent de Robert pour la feinte. Les scouts lui avaient enseigné le courage. Il se plantait au milieu du carré et attendait, voire défiait, les tirs. Il haranguait ses adversaires : « Envoye, shoote-la ta garnotte ! » On exauçait son souhait avec plaisir. Mario fermait les yeux en prévision de l'impact. Le projectile heurtait sa poitrine de plein fouet. Le ballon rebondissait haut dans les airs. Parfois, un coéquipier agile le récupérait avant qu'il atteigne le sol. Des cris de surprise et de victoire éclataient. Dans ces rares moments d'exubérance, Mario avait l'éphémère impression de faire partie de la gang.

Les disputes s'évaporaient souvent quand la cloche annonçait la fin de la récréation. On jurait de se revoir après l'école. On proférait des menaces. Mais la journée passait et

on oubliait. Du moins, on faisait semblant. Personne n'avait vraiment envie de manger de la soupe aux dents, comme on se le promettait avec une subtile vantardise.

Pendant que les gars se chamaillaient encore pour savoir si Luc avait oui ou non été touché par le ballon lancé par BouBou, j'ai vu que Robert avait remarqué un char de police en train de se stationner devant l'école. Deux policiers en sont sortis pis se sont dirigés vers la porte du secrétariat. Curieux, Robert a délaissé le troupeau de chialeux pis s'est approché de la clôture Frost. Ç'a pas été long avant que plusieurs élèves des autres classes s'avancent eux aussi pour mieux voir. La rumeur s'est répandue dans tous les carrés occupés à jouer au ballon chasseur. L'alerte a été donnée : « La police ! » Y a eu tout à coup plein de monde collé sur la clôture. L'école entière était ameutée.

— Y a eu un vol !

— Non, un meurtre !

— Un prof est mort !

— Le directeur a tué un élève !

— On a kidnappé la secrétaire !

La cloche a sonné pour annoncer la fin de la récréation. Mais personne a réagi. Tout le monde voulait savoir pourquoi des policiers étaient dans notre école. En fait, tout le monde avait peur de rentrer.

Suzanne pis Simone, les deux professeures chargées de surveiller la cour, essayaient du mieux qu'elles pouvaient de faire prendre le rang aux élèves de toutes les classes. Elles faisaient le tour des clôtures pis menaçaient ceux qui écoutaient pas des pires conséquences. Les plus obéissants se dépêchaient d'aller se mettre deux par deux devant la porte d'entrée. Plusieurs résistaient. Certains sprintaient à travers la cour, juste pour le fun. Tandis que d'autres hurlaient pour le plaisir de rendre tout le monde encore plus fou.

Je pense à Robert Larrivée, les mains pognées après la clôture. Ses doigts étaient devenus blancs. Il voulait pas la lâcher. Je savais pas encore pourquoi. On l'a su pas longtemps après. Mario était pas venu à la réunion des scouts du samedi. Robert avait téléphoné. La mère de Mario avait raccroché en pleurant.

Perrette (suite)

Lundi 12 juin 1978

À côté du Perrette, y a Pescara. Quand on fait venir de la pizza chez nous, on appelle toujours chez Pescara. Y a une autre pizzeria, sur la rue Beaubien. Mais il paraît que le cuisinier, qu'on peut voir dans la vitrine, fume pis se fouille dans le nez. Quelqu'un aurait déjà retrouvé un botche de cigarette dans sa pizza. Une fois, Cadoret a eu l'idée qu'on rentre dans le restaurant pis qu'on crie : « Arrête de te fouiller dans le nez, maudit cochon ! » Pis on est sortis en courant. Maudit qu'on a ri. Des fois, quand on sait pas quoi faire, on y retourne. C'est tordant à chaque coup. De moins en moins, mais ça reste drôle pareil. Surtout la face des clients.

À côté du Pescara, y a un nettoyeur. Mon père fait nettoyer ses habits là. En tout cas, je pense. Je connais pas d'autre nettoyeur. Ses habits sont toujours sur des supports, enveloppés dans du cellophane. Ma mère les accroche sur la poignée de leur chambre. Quand

j'étais petit, je déchirais le plastique comme si je tuais un méchant dans *Batman*. Je le vois pas souvent, mon père. Il travaille fort. Ou il prend une bière avec ses chums. Ma mère appelle au club pour lui dire que le souper est sur la table. Souvent, elle laisse le message à la barmaid. Elle emballe son assiette dans du papier d'aluminium pis la met au four. Vers dix heures, elle ferme le fourneau pis jette le reste. C'est rendu trop sec. Si je suis encore debout quand il rentre, comme le vendredi soir, il me regarde pis il fait son drôle de bruit avec sa langue. Ça sonne comme *hhhlllttssiik*. J'ai jamais été capable de l'imiter. Il enlève ses souliers pis les dépose sous le meuble de la tévé, dans la cuisine. Y a un endroit exprès pour ça. Ou pour des revues. Mon père va se coucher pis je reste avec l'odeur de ses pieds.

À côté du nettoyeur, y a un magasin de cossins. C'est là où je vais après le dentiste. Ma mère m'achète une petite auto. J'en ai plein. J'aime surtout quand on peut ouvrir les portes de la voiture. Ou le capot. Ou le coffre. Ou tout en même temps, c'est encore mieux. Ma préférée, c'est la batmobile. Elle produit aussi du feu pis on peut lancer des projectiles. Je l'ai volée chez Woolco quand j'avais à peu près quatre ans. Je savais pas que je la volais. Je l'ai juste prise. Je jouais encore avec quand ma mère l'a vue pendant qu'elle conduisait. Elle était fâchée. Elle m'a confisqué ma batmobile. Elle l'a cachée dans son coffre à bijoux où elle met l'argent pour le camelot de *La Presse*. Ma mère a juste une cachette. Elle m'a menacé de me dénoncer au gérant du Woolco. En tout cas, elle allait

retourner le jouet. Les jours ont passé. Sans qu'elle s'en rende compte, j'allais emprunter ma batmobile pour un bout de temps, puis je la remettais à sa place. Un moment donné, j'ai oublié. La batmobile est restée dans mon coffre à jouets. Les semaines ont passé. Ma mère aussi a oublié. Ou ça y tentait pas de retourner chez Woolco pour rien. Ou elle voulait pas avouer à un étranger que son petit garçon était un voleur. Bref, j'ai encore la batmobile.

Le téléphone sonne toujours pas. C'est étrange. Pour passer le temps, on retourne s'acheter un autre Mini-Sips au Perrette. Fortier plante le bout pointu de sa paille, mais il oublie de bien boucher l'autre extrémité. Le jus bleu revole direct sur son t-shirt de *Star Wars*. On rit. Pas lui. Il se fâche. On rit encore plus. Il a vraiment l'air en crisse. Fortier est susceptible. C'est ça qui est drôle. Il se choque tout le temps pour rien. Mais c'est aussi gossant. Fortier veut s'en aller. D'habitude, on s'en fout pis on le laisse partir. Souvent, il revient. Mais là, on a une mission. Luc pense avoir une bonne idée pour le calmer. « Va donc chez le barbier regarder les revues, en attendant. » Ça, pis la section des brassières du catalogue Sears, c'est pas mal ce qui se fait de mieux pour notre éducation sexuelle. Sur le coup, Fortier trouve la suggestion excitante. Mais il réplique rapidement : « Va donc te crosser ! » Luc allait pogner Fortier par le collet quand on s'est interposés. « OK, les gars, on se relaxe le poil que vous avez pas. »

« — OK, c'est simple. Les gars de Kiss jouent la toune pour Mario. Tout le monde est dans l'émotion. Pis ils continuent. C'est toute. Y a pas une fille qui va se lever pis qu'y va venir péter vos guitares après l'hommage à Mario Lessard, voyons donc ! »

Juin 1978, une bande d'amis rêvent à l'été. Mais un des leurs manque à l'appel : la dernière fois qu'ils l'ont vu, c'était au Perrette. Quarante ans plus tard, Patrice Montambeault retrouve ses anciens copains en se remémorant ces dernières semaines de l'école primaire.

Tendre exploration de l'influence des souvenirs fondateurs sur la vie d'adulte, des baisers qui goûtent le Quik aux fraises et du royaume de l'enfance qu'étaient les années 1970 dans l'est de Montréal.

Diplômé en écriture dramatique de l'École nationale de théâtre du Canada, Claude Champagne détient une maîtrise en études littéraires de l'UQAM. Il a cofondé Dramaturges Éditeurs, où il a été éditeur pendant huit ans. Auteur pour la scène et la radio, il a signé plusieurs romans jeunesse en plus d'enseigner l'écriture dramatique à l'UQAR.

ISBN 978-2-7604-1277-4